

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Aujourd'hui l'automne

Sylvie Bérard

---

Demain

Numéro 76, hiver 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3469ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Bérard, S. (2003). Aujourd'hui l'automne. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (76), 7–9.

## Aujourd'hui l'automne

Sylvie Bérard

Et les pleurs mal cachés dans l'œil  
 Je cours affolé par les chambres  
 Trouvant partout que triste accueil;  
 Et de grands froids glacent mes membres.

Émile Nelligan, *Soirs hypocondriaques*

**C**et automne-là, j'ai marché comme jamais avant je n'avais marché. Je sillonnais Montréal du nord au sud et d'est en ouest. Mes promenades quadrilatères me menaient... Où ?

Entre mon *pusher* et ma psychanalyste, entre l'abîme et le désespoir, j'errais, oh, comme j'errais. Je faisais un pas, puis un autre, je marchais parce que je ne tournais pas rond, j'avancais parce qu'on m'avait tourné le dos. Je n'étais plus grand-chose sinon que j'allais sans aller. Je traînais mes neurasthénies péripatéticiennes d'un bout à l'autre de la ville, dans l'espoir, peut-être de les semer, mais je les retrouvais toujours dans mes bagages, bien vertes et florissantes. Parfois je ne rentrais pas dormir, le plus souvent je rentrais mal dormir.

La ville m'était maintenant inconnue. J'étais coupée de tous, à qui je ne parlais plus, tout était à repenser dans un monde en ruine. J'apprenais peu à peu à faire cavalière seule, je volais de mes propres zèles, je survivais ma vie tant bien que mal. Je ne parlais qu'aux inconnues et encore, parfois, je les frôlais plutôt que d'avoir à les saluer. Je ne disais pas mon nom, je crois que je l'avais égaré comme un peigne ou un grand amour. J'étais entre un exil et un grand départ, entre un tabouret et le fauteuil de l'avion que je prendrais dans l'espoir de revenir dans la ville que je n'aurais pas quittée. Bien sûr, c'était un leurre, pas un jour, pas une minute ce ne serait désormais pareil.

C'est l'automne le plus froid dont je me souviens, un automne plus glacial encore que mes pires nuits de dormance, un automne que j'ai passé transi dans le trente-sixième dessous. Je n'avais plus de laine pour me tricoter une vie, pas assez de haine pour en vouloir à quelqu'un, pas assez de place pour loger mes rancœurs entre mon désespoir et mon mal d'être. Je grelottais de café en café, toujours assise entre deux chaises, deux chaises droites et dures. Je portais à mes lèvres des tasses tremblantes où le thé était toujours refroidi. Je tentais de lire des pages de givre que mes lunettes embuées me masquaient.

Ces derniers mois passés ici furent secs, craquants comme les feuilles que mes pas dispersaient. Je portais avec moi un parapluie que je n'ouvrais jamais ; pas une seule ondée ne venait me distraire, pas un seul flocon ne venait me caresser. La ville restait irrémédiablement grise et poussiéreuse. Mes talons claquaient sur les trottoirs qu'aucune neige ne recouvrait, mon bras lançait des pièces de monnaie dans des fontaines asséchées. Moi, aussi vaine et tarie que le reste, je faisais du surplace et la chance me fuyait.

On vendait au coin de ma rue des sapins englués de canotiques de circonstance et de lumières mielleuses. Ici, ce n'était plus l'automne mais Noël, un Noël peu amène, entouré de fils barbelés et surveillé la nuit par un chien aux crocs menaçants. J'y venais parfois pour finir de m'épuiser avant de rentrer. Je faisais le tour des bosquets d'arbres engoncés dans leur broche à poule, essayant de me griser de leur odeur un peu écœurante, m'identifiant à eux à qui on avait coupé les racines, espérant peut-être que leur gomme tenace me riverait au sol, me retiendrait, m'empêcherait de partir. Un soir, en les regardant disparaître l'un après l'autre, charroyés dans les prémisses de cette saison sans neige, j'ai songé soudain : « Demain, ce sera l'hiver. »

Alors, j'en ai marchandé un. J'ai choisi le sapin le plus insignifiant, pas assez beau pour être acheté un 20 décembre, pas assez laid pour être touchant, et je l'ai traîné jusqu'à l'appartement à moitié vide où je ne venais que pour me plonger dans un sommeil qui me faisait revivre mes errances de la journée. J'ai

installé l'arbre au milieu de la pièce la plus froide et la plus dénudée, une pièce qui n'était plus la mienne, celle où se découpait la silhouette d'innombrables cadres qu'on avait décrochés, de divers meubles disparus, d'objets maintenant emballés, partis, envolés de ma vie, emportés par des étrangers par là où l'on m'avait fuie, à l'opposé de là où j'irais bientôt.

Le sapin lentement reprenait vie, déployait ses rémiges qu'avait comprimées le fil de fer. Il était bien clairsemé, mon conifère, planté dans l'appartement sombre. Alors, je suis allée puiser dans les boîtes qui s'empilaient dans la pièce d'à côté et j'ai entrepris de le décorer. J'y ai tout accroché : le jouet conservé depuis l'enfance, le bibelot acheté l'année dernière, le cadeau offert à l'amoureuse que j'étais à vingt ans, le livre relu dix fois, la montre qui avait marqué mon temps des cinq dernières années, la photo de quelqu'un que je ne connaissais plus, le souvenir d'un voyage sans histoire, les mots, beaucoup de mots, griffonnés sur le coin de multiples tables. Toutes mes réminiscences ne tenaient pas dans l'arbre, le pauvre ployait et menaçait de se rompre, alors je les ai disposées tout autour, encore dans leurs boîtes, comme de précieux présents.

Appuyée sur le mur où se découpait en négatif un fauteuil qui n'était plus là, j'ai contemplé longtemps mon œuvre. Je me suis dit que l'automne était bien fini. Je me suis dit que j'en avais assez du sol où mes pas ne m'ancraient pas. Je me suis dit que demain je prendrais le large dans l'hiver naissant, laissant derrière moi cette reproduction de l'image de mes anciennes veilles, ce fac-similé, un cliché, à vrai dire, dont je n'allais pas m'encombrer.